

L'Abbeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 24 DECEMBRE, 1879.

No. 15.

Petits problèmes.

BAYARD A LAUTREC.

Québec, 13 oct.

Me voilà bien planté. Dans ta dernière lettre tu me congédies sans formalités superflues. Puis quand j'arrive à Québec bien déterminé à remplacer la plume par la langue, j'apprends que M. Lautrec est parti pour les Laurentides en quête d'une vallée qui veuille laisser parvenir au Lac St-Jean une locomotive soi-disant civilisatrice et dont on se passe bien dans ce pays-là. Je prends donc la permission de te relancer dans la forêt pour te dire que si on me donne quand on veut la parole, ce n'est pas quand on veut qu'on me l'ôte. Tu comprends, j'espère. Pour aujourd'hui, j'ai à te dire que c'est peine perdue de trouver pour un chemin de fer un passage où il n'y a et où il n'y aura peut-être jamais d'établissement et que tu ferais mieux de revenir à Québec et de dire à qui de droit de suivre le bord de l'eau tant qu'il y en aura. Puis, à tes essais de définition, j'opposerai un autre essai ni pire ni meilleur. L'homme suivant moi est un être qui ne peut se passer d'illusions. Le plus philosophe des hommes, s'il savait au juste ce qu'on pense de lui, ce qu'on dit de lui, ce qu'on lui souhaite et qui de plus connaîtrait la date précise de sa mort, perdrait son sang froid sinon son bon sens. Ce qui fait que l'homme peut être de bonne humeur, c'est cette pénombre qui l'entoure, cette marge indéfinie où l'imagination trouve à s'égarer lors même que la froide raison voit tout en noir. Libre à toi de prétendre au privilège de vivre sans aucune illusion. Pour moi je me contente de ne pas mettre les deux pieds à la fois sur un endroit de soliaité douteuse.

Une de mes illusions est de croire que tu liras jusqu'au bout le récit que je vais te faire. Il s'agit de ma façon de passer l'après-midi du Saint-jour. Puisque ta plume semble raide et fatiguée, tu me diras plus tard ce que tu penses de mes Beaux-Dimanches.

Régulièrement chaque samedi soir, je reçois une publication précieuse dont, faute de temps alors, je réserve à prendre connaissance pour le lendemain après Vêpres. Je dis après Vêpres, parce que

la prudence m'empêche de me livrer avant les offices à la lecture de cette publication. D'abord je pourrais ne pas entendre la cloche, et ensuite quand même j'irais au temps convenable aux exercices, la lecture de mon pauvre vieux paroissien pourrait être dérangée par diverses réminiscences. Cette publication, je ne tarde pas à t'en dire le nom, parce qu'il n'y a aucun mérite à le deviner, c'est la "Gazette Officielle."

Avant hier donc, c'est-à-dire samedi, je reçus le numéro de la semaine, et de suite, armé de ma tranche en bois, relique d'un autre siècle, je fis les préparatifs pour ma lecture du lendemain. Je me gardai bien de lire trop de peur de diminuer ma future jouissance; tout au plus me suis-je permis de logner du coin de l'œil les *Fieri facias* et j'en avais déjà l'eau à la bouche. Le lendemain, à trois heures et demie, je m'enfermai dans ma chambre, et je parcourus dans l'ordre le plus strict les instructives et respectables colonnes. La première page et la seconde assez souvent sont heureusement employées, puisqu'elles font des heureux. Elles indiquent les candidats choisis par le peuple pour le représenter au Parlement, puis elles mentionnent les fortunés mortels appelés au rang de Juges de Paix ou de Commissaires d'écoles. Mais bientôt l'horizon s'assombrit, ce sont les demandes en séparation de biens qui apparaissent. Je passe rapidement dans ces colonnes quasi funèbres, et je me dis qu'il faut que le gouvernement ait une grande confiance dans l'institution du mariage pour publier des pièces aussi décourageantes. Puis viennent les réclames des syndics officiels. Ces Messieurs paraissent y aller en conscience et prennent soin des intérêts d'un grand nombre de créanciers et de faillits.

Vient maintenant les ventes par le shérif. S'il n'y avait que le défilé des propriétés à vendre, ce serait bien lugubre et cela prêterait tout au plus à de sérieuses réflexions sur les vicissitudes humaines. Mais il y a autre chose. D'abord j'y trouve à repasser ma géographie du pays, celle qu'on doit le mieux savoir et qu'on est exposé à oublier comme celle de l'Afrique ou de l'Océanie. Les districts judiciaires viennent à la file et je puis chaque semaine retourner la carte du pays que je porte sous

mon chapeau et qui cherche toujours à s'effacer. Puis les propriétés sont désignées avec un luxe qu'un livre de géographie ne saurait présenter. C'est là que j'ai fait connaissance avec les concessions Jéricho, Fontarabie, la Grillade et Videpoches. C'est là encore que j'ai vu la Rivière à la Graise, la Rivière Verte et celle du Pot-au-Beurre. Là encore j'ai rencontré la route Justinienne, le rang des six milles acres, et celui du Fer à Cheval, la Pointe aux Fourches et l'Anse au Griffon, et j'ai revu non sans charme l'Anse au Foin. J'y verrai peut-être l'Anse aux Senelles. L'étude des noms propres trouve aussi là son intérêt. C'est une mine de noms, de surnoms, d'appellations diverses, et si je n'en cite point, c'est que je ne prétends nullement redire aux noms de mes compatriotes. La traduction de l'anglais en français présente aussi ses charmes. Moi qui avais cru à l'existence de la Petite Rue Champlain, j'admire comment on avait traduit *Little Champlain street* par Rue Petit Champlain.

Tout en parcourant ces feuilles crudités, je me sentais porté à de plus hautes réflexions. A propos d'un lopin borné par la rivière Lombrette, je me rappelai les théories émises sur les frontières des empires. Je voyais les savants se partager : les uns parlaient en faveur des frontières géographiques comme fleuves, montagnes et autres divisions naturelles ; les autres exaltaient les divisions fondées sur les langues et l'origine des peuples. La France demandait à s'étendre jusqu'au Rhin, tandis que l'Allemagne étendait sa main de fer sur les descendants des Germains de l'Alsace et de la Lorraine. J'admire comme les Pyrénées séparent bien l'Espagne de la France et le St-Laurent distingue la Province d'Ontario des Etats-Unis, tandis que la langue suffit pour séparer la Russie de l'Autriche et de la Prusse. La grande muraille de la Chine me passa devant les yeux ; puis, après avoir fait le tour du monde, je me vis emporté dans un autre ordre d'idées et je fus sur le point de croire que les frontières entre les peuples sont à peu près inutiles et que nous marchons, toutes les nations du monde à la fois, vers un grand système de confédération unique, mais varié. Dans ce système, toutes les races continuent à être distinctes, mais font